

Artistes maghrébins de France

une histoire à faire

*Driss EL YAZAMI **

Depuis le début du siècle, des artistes venus de différentes contrées du Maghreb ont chanté les espoirs et les souffrances des acteurs de l'épopée de l'immigration maghrébine en France. Pionniers de cette "mémoire en chantant" dont la relève est assurée par d'autres jeunes aujourd'hui, ils sont des témoins essentiels d'une histoire qui reste à écrire.

En 1865, le public parisien assiste au premier concert de musique maghrébine jamais organisé en France. Auteur du premier ouvrage sur les musiques d'Afrique du Nord (1863) et fondateur du Conservatoire d'Alger, Francisco Salvador-Daniel est à l'origine de cette première où les mélomanes de la capitale découvrent la noubâ andalouse. En 1867, 1889 et 1900, les parisiens découvrent à l'occasion des Expositions Universelles successivement un orchestre tunisien, une troupe algérienne puis marocaine, en même temps que voient le jour les premières compositions orientalisantes de musiciens européens. Une tradition faite de fascination pour un Orient quelque peu irréel s'installe et perdure avec les expositions coloniales qui se multiplient au tournant du siècle (1).

Des témoins de l'exil

Alors que s'amorcent les premiers flux migratoires en provenance du Maghreb, des musicologues pionniers (Casimir Blanc, Jules Rouanet, Saint-Saëns,...) continuent leurs travaux sur ces musiques venues d'ailleurs et le chanteur Algérien Aïssa Djermouni se produit, d'après certaines sources, à l'Olympia en 1917. La grande guerre a changé le visage de l'immigration maghrébine et ces musiques, réservées jusqu'alors aux seuls mélomanes avertis, inaugurent une nouvelle histoire en France.

Musulmans ou Juifs, les chanteurs de l'immigration maghrébine vont se faire les témoins attentifs et refléter dans leur répertoire les vicissitudes de "la traver-

sée", les espoirs et les souffrances qu'elle occasionne, ses transformations les plus intimes comme ses crises et ses échecs. Leur histoire nous est connue grâce à des archivistes méconnus et méticuleux comme le regretté Ahmed Hachlef disparu il y a dix-huit mois (2).

Pour nos artistes, ce sont d'abord les cafés-hôtels-restaurants qui vont leur tenir de lieu de salles de spectacles. Dès la fin de la Première guerre, ces espaces qui sont à la fois des lieux de réunions politiques, des bureaux de placement et des refuges pour hommes seuls, ces cafés se transforment, le samedi soir ou durant les longues soirées du Ramadan, en autant de scènes improvisées où se produisent les vétérans Aïssa El Djermouni, El Hasnaoui, l'un des premiers à chanter l'amour en kabyle, Mohamed El Kamal, Rachid Ksentini, Mohamed Jamoussi...

Dès la fin des années vingt, le ténor Algérien Mahieddine Bachtarzi effectue chaque été des grandes tournées en France, le café de la Mosquée de Paris, tenu par Hadj Tahar Sebah, organise des concerts de musique "arabe classique" qui attire toute l'élite maghrébine de la capitale et un public de mélomanes français. Jugées "déplacées" dans une telle enceinte, ces manifestations profanes sont supprimées en 1929. La Libération est l'occasion, pour cette musique, d'un nouvel essor, surtout à Paris où se multiplient des cabarets au nom évocateurs : La Koutoubia, rue des Ecoles, La Casbah, rue de la Harpe, El Djazaïr, rue de la Huchette, Le Baghdad, rue Saint-André-des-Arts, Au Maroc, rue François Miron. Les Marocains Abdelwahab Agoumi et Hocine Slaoui, les Tunisiens Raoul Journo et Louisa Tounsia y croisent tout ce

* *Génériques, Paris*

que la chanson algérienne compte de vedettes. La guerre d'Algérie n'arrête pas ces fêtes souterraines, qui continuent sous la double pression du FLN conquérant et de sa septième wolaya qui veut mobiliser la chanson au service du projet nationaliste et des autorités françaises, qui tentent d'utiliser ces chanteurs dans la guerre psychologique.

Avec l'immigration des années soixante, une nouvelle génération prend le relais avec ces dizaines d'"ouvriers-musiciens" qui, "par un disque ou deux, on voulu tromper la pointeuse de l'usine" (Mhenna Mahfoufi). La langue utilisée (usage fréquent du francarabe), les thèmes traités, les moyens de diffusion (le scapitone trône alors dans tous les cafés) accompagnent la mutation d'une immigration qui commence à goûter "aux fruits amers de l'indépendance" mais qui reste encore le regard rivé sur la terre d'origine. De jeunes chanteurs kabyles reprennent la tradition du plus illustre des vétérans (Slimane Azem) avec un répertoire souvent engagé ; l'arrivée de musiciens et de chanteurs d'origine juive en France et non des moindres tels Reinette l'Oranaise, Lili

Boniche ou encore Simone Tamar, Henriette Azem... enrichit ce spectre dont le Raï et les multiples aventures musicales issues des cités d'aujourd'hui ne sont finalement que la continuation.

Des noms pour la mémoire.

Rendant hommage à M. Hachlef en 1990, nous écrivions alors que cette musique constitue un élément essentiel de l'histoire de l'immigration maghrébine. Les sujets abordés, les emprunts au folklore du pays, les références aux cultures d'origine et les influences des rythmes occidentaux tracent en creux les mutations des populations expatriées en France.

Mahieddine Bachtarzi, Edmond Nathan Yafil, Si Kaddour Ben Ghabrit, Kadri, Keltoum, Rachid Ksentini, Mohammed Iguebouchen, Sélim Hallali, Mustapha Kateb, Sissani, Habib Réda, Meryem Fekkaï, Mohammed El Kamel, Mohammed El Jamoussi, Djamel Badry, Didouche Sayah, Slimane Azem, El Hasnaoui, Missoum, Mohammed Hamel, Farid Aly, Lhadj Belaïd et bien d'autres attendent

que leur "communauté" et de cette terre où ils ont créé un hommage qui tarde. ■

(1) Nous sommes redevables des informations contenues dans cette brève contribution aux travaux et conseils de Christian Poché, Claude Lefébure, Mhenna Mahfoufi, Hichem Abdessamad et bien d'autres ami(e)s.

(2) Cf. notre hommage à Ahmed Hachlef dans Migrants n°8

